

II 1.841.018

pologne
singulière et plurielle

Marek TOMASZEWSKI (éd.)



Presses Universitaires de Lille

DP-15051994-05842

Textes réunis par
MAREK TOMASZEWSKI

POLOGNE SINGULIÈRE ET PLURIELLE

La prose polonaise contemporaine

ÉTUDES SUR L'INDIVIDUALISME ET LA SOCIABILITÉ,
L'IDENTITÉ UNIQUE OU MULTIPLE

*Ouvrage publié avec le concours
de l'Association Dialogue entre les cultures*

PRESSES UNIVERSITAIRES DE LILLE

2122 14-198A

POLOGNE SINGULIÈRE
ET PLURIELLE
La prose polonaise contemporaine

... les deux auteurs ont une formation universitaire, des idées artistiques, des opinions politiques, un type de sensibilité et d'intelligence, une perception de leurs œuvres, sans oublier le fait que Gombrowicz appréciait l'œuvre de Mackiewicz tandis que celui-ci n'écrivait sur Gombrowicz que des bêtises.

On pourrait continuer sans fin cette liste de différences — comme on pourrait le faire en comparant Proust à Jarry, Joyce à Mann, Céline à Conrad, d'Annunzio à Italo Calvino ou bien tout simplement : un éléphant à un léopard. Enumérer les différences entre Gombrowicz et Mackiewicz serait perte de temps. De même, toute recherche de ressemblances entre ces deux auteurs pourrait paraître vaine et sans but.

J'accepte pourtant ce risque. Chercher des ressemblances dans ce qui est apparemment opposé, n'est-ce pas le sujet qui convient à notre conférence ? Je le dirai tout de suite : le dénominateur commun à ces deux écrivains, c'est la critique de la mentalité polonaise, la plus violente et la plus intransigeante de toute la littérature polonaise. Aussi, le sujet lui-même, cette recherche d'identité entre les deux auteurs, nous oblige-t-il non seulement à comparer les opinions de ces deux écrivains, mais aussi les conclusions auxquelles ils arrivent.

Je le dirai tout de suite : le dénominateur commun à ces deux écrivains, c'est la critique de la mentalité polonaise, la plus violente et la plus intransigeante de toute la littérature polonaise. Aussi, le sujet lui-même, cette recherche d'identité entre les deux auteurs, nous oblige-t-il non seulement à comparer les opinions de ces deux écrivains, mais aussi les conclusions auxquelles ils arrivent.

Je le dirai tout de suite : le dénominateur commun à ces deux écrivains, c'est la critique de la mentalité polonaise, la plus violente et la plus intransigeante de toute la littérature polonaise.

... les deux auteurs ont une formation universitaire, des idées artistiques, des opinions politiques, un type de sensibilité et d'intelligence, une perception de leurs œuvres, sans oublier le fait que Gombrowicz appréciait l'œuvre de Mackiewicz tandis que celui-ci n'écrivait sur Gombrowicz que des bêtises.

Vétités amères (Józef Mackiewicz et Witold Gombrowicz)

Włodzimierz Bolecki
Académie des Sciences, Varsovie

Il est difficile de trouver des écrivains aussi différents que Witold Gombrowicz et Józef Mackiewicz. Tout, absolument tout, les sépare : biographie, formation universitaire, idées artistiques, opinions politiques, type de sensibilité et d'intelligence, perception de leurs œuvres, sans oublier le fait que Gombrowicz appréciait l'œuvre de Mackiewicz tandis que celui-ci n'écrivait sur Gombrowicz que des bêtises. On pourrait continuer sans fin cette liste de différences — comme on pourrait le faire en comparant Proust à Jarry, Joyce à Mann, Céline à Conrad, d'Annunzio à Italo Calvino ou bien tout simplement : un éléphant à un léopard. Enumérer les différences entre Gombrowicz et Mackiewicz serait perte de temps. De même, toute recherche de ressemblances entre ces deux auteurs pourrait paraître vaine et sans but. J'accepte pourtant ce risque. Chercher des ressemblances dans ce qui est apparemment opposé, n'est-ce pas le sujet qui convient à notre conférence ?

Je le dirai tout de suite : le dénominateur commun à ces deux écrivains, c'est la critique de la mentalité polonaise, la plus violente et la plus intransigeante de toute la littérature polonaise. Aussi, le sujet lui-même, cette recherche d'identité entre les deux auteurs, nous oblige-t-il non seulement à comparer les opinions de ces deux écrivains, mais aussi les conclusions auxquelles ils arrivent.

Il est surprenant que Gombrowicz et Mackiewicz s'attaquent aux stéréotypes du caractère polonais exactement de la même manière. Je voudrais en citer deux de ces stéréotypes. Le premier est la relation entre l'individu et la collectivité, le second est la façon dont les Polonais considèrent les nationalités autres que la leur.

Gombrowicz et Mackiewicz remettent en question le prétendu « individualisme » considéré comme trait typique de la mentalité polonaise contemporaine. Ils sont d'avis que ce n'est pas le « *liberum veto* » ni le goût pour les énoncés individualistes et pour les opinions provocatrices mais la subordination, la discipline et l'esprit de collectivisme qui sont caractéristiques de la mentalité des Polonais actuels. Non pas la provocation, ni la volonté de se soustraire aux opinions et aux goûts collectifs, mais la subordination docile aux opinions publiques et aux autorités — donc la soumission au paternalisme intellectuel — voilà, selon eux, les traits de la mentalité polonaise du XIX^e siècle. Les deux écrivains opposent à ce constat un passé idéalisé. Gombrowicz — l'image de la Pologne nobiliaire, Mackiewicz — la vision du libéralisme du XIX^e siècle. Tous deux se situent aussi eux-mêmes à la périphérie de la mentalité polonaise contemporaine. « Moi, Sarmate » — dit Gombrowicz avec orgueil, s'identifiant à un certain style de vie. « Moi, Européen de l'Est » — dit Mackiewicz, soulignant ainsi son appartenance à une région géographique et non pas à une nation ou à un Etat.

La critique de la mentalité polonaise est propre non seulement à leur œuvre, mais aussi à l'œuvre d'autres écrivains polonais. Il suffit de rappeler l'œuvre de Czesław Miłosz. Mais la critique articulée par Gombrowicz et Mackiewicz est particulièrement vive. Si nous prenons en considération les différences fondamentales qui existent entre eux sur le plan artistique, la convergence de leurs opinions sur la mentalité des Polonais mérite d'autant plus une réflexion approfondie.

Il ne s'agit pas ici de juger de la justesse de ces opinions, mais des opinions en soi, émises par chacun des deux écrivains puisque chaque énoncé a son poids. Tous les deux s'accordent à reconnaître que les Polonais « fuient la vérité sur eux-mêmes ». Gombrowicz pense bien sûr aux attitudes philosophiques, Mackiewicz aux comportements politiques et historiques, mais leurs conclusions se rejoignent au même endroit. « Les Polonais, dit d'un ton sarcastique Gombrowicz, ont une attitude puérile envers la vie et la culture »⁽¹⁾, Gom-

(1) Witold Gombrowicz, « Sienkiewicz » ; ce chapitre (Supplément) n'existe que dans l'édition polonaise du *Journal 1953-1956* de Gombrowicz.

browicz lui-même, comme nous le savons, n'appréciait pourtant pas la « Maturité ».

Mackiewicz, à son tour, reprochait à ses compatriotes leur infantilisme politique et culturel. La littérature polonaise et la mentalité sociale qui s'en est nourrie sont, selon l'avis des deux écrivains, entravées par des notions comme : la nation, le patriotisme, l'Etat. Les Polonais, écrivait Gombrowicz, « ont sombré sans laisser de trace dans la masse ou, alors, dans toutes sortes d'abstractions l'Art, la Nation, l'Histoire »⁽²⁾.

Et comme l'Etat valétudinaire tenait à peine sur ses pieds, il nous fallut, toutes affaires cessantes, obéir à un seul et unique mot d'ordre : renforcer l'Etat. Et l'on décréta :

— Point de pensée qui puisse affaiblir la nation ou l'Etat.

— Tu ne verras, ne penseras et ne sentiras que ce qui consolide la puissance de la nation et de l'Etat⁽³⁾.

De cette littérature, on peut apprendre ce qui est bon pour l'Etat et la Nation, et non pas ce qui est bon pour l'individu. Or, « dans la littérature, ce ne sont ni la politique ni la nation qui sont les plus intéressantes, mais l'homme ». Cette phrase pourrait parfaitement venir de Gombrowicz, mais c'est Mackiewicz qui l'a écrite⁽⁴⁾. Il est utile parfois de lire Mackiewicz à travers Gombrowicz, bien que l'inverse ne soit pas possible.

Il est surprenant de constater à quel point les opinions de deux écrivains sur l'incapacité des Polonais à tirer des conclusions intellectuelles des plus grandes expériences du XX^e siècle se ressemblent. Les Polonais, dit fermement Gombrowicz, n'ont vécu, dans le sens spirituel du mot, ni la révolution sociale, ni l'idéologie communiste, ni la deuxième guerre mondiale. Les Polonais, c'est toujours Gombrowicz qui parle, n'ont pas vécu la révolution car ils n'avaient pas de quoi la vivre :

Car le marxisme n'a pas pénétré en Pologne progressivement : c'est plutôt si on avait, d'une cage, coiffé de faucons encapuchonnés, ou encore revêtu d'un costume un homme nu.

Une fois coincés dans cette cage, toute discussion entre les Polonais et la Révolution devenait impossible⁽⁵⁾.

La fin des hostilités (de la Deuxième Guerre Mondiale) a trouvé

(2) Witold Gombrowicz, *Journal 1953-1956*, trad. Allan Kosko, Julliard 1964, p. 279.

(3) *Journal 1953-1956*, p. 280.

(4) Józef Mackiewicz, *Zwycięstwo prowokacji* ; (La victoire de la provocation), Munich 1962, London 1983, p. 200.

(5) *Journal 1953-1956*, p. 371.

les écrivains polonais « renversés, abasourdis, vidés » — « comme des gens mis K.O. ⁽⁶⁾ ».

Le sens des thèses de Mackiewicz est identique, bien qu'elles soient exprimées beaucoup plus brutalement. Les intellectuels polonais, constatait-il, après la résistance héroïque contre les nazis, se sont lancés dans la collaboration avec l'occupant soviétique.

Je passe sur cette dernière pensée de Mackiewicz sans m'y attarder car elle se situe en dehors du problème dont je parle maintenant.

Selon Gombrowicz la littérature polonaise s'est montrée désarmée face au sujet de la guerre :

Dans sa Madeleine, sa bonne Françoise et ses princes, Proust, lui, a su trouver bien davantage que tous ces bons esprits dans la chaîne des fours crémateurs qui, de leur fumée, ont des années durant couvert l'Europe. Comment aussi s'étonner que cette fumée âcre ait fini par servir d'encens à la Dictature nouvelle, et c'est de cet encens — oubliant les fumées des camps de Sibérie — qu'ils se sont mis à exalter le régime stalinien auquel ils devaient la Libération ⁽⁷⁾.

Les Polonais n'ont pas vécu le communisme, dit Gombrowicz, car ils n'ont pas su comprendre ses « raisons ». Mackiewicz dit la même chose : depuis 1917, on ne comprenait pas en Pologne les buts de la révolution bolchévique, car on ne s'intéressait pas à l'idéologie bolchévique. Et on ne s'y intéressait pas car on croyait que l'idée nationale serait en Pologne une protection suffisante. Il serait utile de se pencher ici d'un peu plus près sur le problème de l'anticommunisme.

Gombrowicz lui a consacré, une dizaine de phrases. Mackiewicz — une dizaine de milliers. Mais le fond du problème reste le même pour les deux. Le communisme a dominé les Polonais (c'est-à-dire les élites intellectuelles) non parce qu'il les a vaincus, mais parce qu'ils lui ont cédé.

Toute critique du communisme devrait donc commencer par un examen de conscience qui ne recule devant aucune vérité. Qui parmi vous a osé le faire ? Seul Miłosz avait cette froideur [...] ⁽⁸⁾.

C'est ici l'opinion de Gombrowicz, mais Mackiewicz pensait la même chose. A leur avis le fond du problème se trouvait dans le fait que la littérature polonaise n'avait pas osé, je cite Gombrowicz, « chercher loyalement l'adversaire sur son propre terrain [...] pour le

(6) *Journal* 1953-1956, p. 371.

(7) *Journal* 1953-1957, p. 369.

(8) Witold Gombrowicz, *Journal* 1957-1960, traduit du polonais par Christophe Jezewski et Dominique Autrand, ed. Denoël, Paris, 1976, pp. 204-205.

trouver, et le frapper » ⁽⁹⁾. La littérature polonaise n'est donc pas parvenue à faire « un effort intellectuel et spirituel en général » pour faire face au phénomène du communisme — « le plus puissant bouleversement que nous avons connu depuis que la Pologne est la Pologne » ⁽¹⁰⁾.

Autrement dit : selon Gombrowicz, la littérature polonaise n'est pas parvenue à réfléchir sur « une des aventures les plus audacieuses qui soient arrivées à l'humanité » ⁽¹¹⁾.

Soit dit en passant — une opinion identique a été exprimée il y a peu de temps par Czesław Miłosz.

Mackiewicz et Gombrowicz partagent donc la conviction qu'à la base de l'incompréhension du communisme par les Polonais il y a eu... le manque de curiosité. Et ce manque de curiosité signifie le manque d'intérêt pour celui qui est « autre », qui est « étranger », donc — qui est différent des Polonais.

Il serait difficile de formuler une accusation plus grave contre le caractère polonais, d'autant plus qu'elle ne s'arrête pas là. Le prix qu'il faut payer pour ce manque de curiosité, c'est le manque de savoir. Ne réfléchissant pas sur la nature du communisme, dit Mackiewicz, les Polonais ne réfléchissaient pas non plus sur eux-mêmes. Ils estimaient que sachant tout sur eux-mêmes, ils savaient tout sur les autres. Bientôt, il s'est révélé qu'ils ne connaissaient ni leur adversaire, ni eux-mêmes. Ils croyaient en effet que le communisme russe avait son contrepoids dans l'idée nationale polonaise, et en même temps, ils ne se sont même pas aperçus qu'ils ont été envahis par eux-mêmes : d'abord par le caractère polonais et tout de suite après, par les communistes polonais. Alors, dans les deux cas, ils ont été vaincus de l'intérieur. De cette manière la « polonisation » fut à l'origine d'une double défaite. Tout d'abord la « polonité » entrava l'examen critique de soi-même et, plus tard, celui des autres, venus de l'Est. Et ces derniers n'étaient pas des Russes, mais des « bolchéviques ». Ils ne représentaient pas la nation russe, mais une nouvelle formation idéologique du XX^e siècle.

Essayons de dégager les thèses de Mackiewicz de toute son argumentation historico-politique, pour pouvoir les comparer avec celles de Gombrowicz. Les deux écrivains expriment la pensée suivante : nous sommes créés par les autres donc notre connaissance de nous-mêmes dépend de notre connaissance des autres. Or, déclarent-ils tous deux, les Polonais sont concentrés exclusivement sur eux-

(9) *Journal* 1957-1960, p. 205.

(10) *Journal* 1957-1960, p. 204.

(11) *Journal* 1957-1960, p. 204.

mêmes, ils se veulent d'abord Polonais, avant d'être hommes. Pour Gombrowicz cela signifiait avant tout la déformation de l'individu et même son automutilation, puisque sa réflexion allait dans un sens anthropologique. Pour Mackiewicz, ce diagnostic signifiait la victoire des idées nationalistes, ses réflexions à lui ayant eu un caractère historique, politique et sociologique. Pour les deux, il était évident que, dans ces conditions, c'était l'autonomie spirituelle de l'individu et sa liberté de penser qui fut une laissée pour compte.

Comme je l'ai dit au début, je confronte ici deux écrivains totalement différents, mais je n'hésite pas à affirmer que l'image des Polonais que l'on peut extraire de l'œuvre de Gombrowicz et de celle de Mackiewicz est presque la même. Tous les deux voient dans le Polonais, qui est, au fond de lui-même, persuadé de son extrême individualisme, l'esclave des pensées et des comportements collectifs.

Les idées et les œuvres de Gombrowicz sont bien connues⁽¹²⁾, nous nous dispenserons donc ici de procéder à leur interprétation : ce serait superflu. Je voudrais, par contre, rappeler la plus intéressante des idées sociologiques de Mackiewicz à savoir « l'idée du terroir », sorte de revendication autonomiste.

Cette idée constituait le fondement du programme du journal « *Gazeta Codzienna* » rédigé par Mackiewicz à Wilno (Vilnius) dans les années 1939-1940. Elle garda de l'importance dans ses romans et essais postérieurs. Elle plongeait ses racines dans le début du XX^e siècle, chez certains intellectuels polonais, elle fut d'abord propagée par Tadeusz Wróblewski dans « *Gazeta Wileńska* » (1905-1906), puis reprise par Ludwik Abramowicz, rédacteur en chef de « *Przełęcz Wileński* » (1921-1938)⁽¹³⁾.

La base de ce programme autonomiste consistait à rejeter la conception selon laquelle la Lituanie était une région aux confins de la République Polonaise. A cette conception-là, ils opposaient celle d'une Lituanie « centripète », c'est-à-dire d'un pays ayant sa propre identité politique et surtout sociale. La conception des confins, très populaire en Pologne n'exclut pas, disaient les partisans de « l'idée du territoire », l'amour pour ce pays, ni les sentiments pour son passé grandiose et passionnant, comme elle n'exclut pas non plus les régionalismes. Mais elle efface complètement la spécificité historique de cette région. Autrement dit, dans la conception des confins, on considérait la Lituanie comme une belle annexe du centre. La Lituanie vue de Moscou, c'était les confins occidentaux, vue de Var-

(12) Voir *Gombrowicz i krytycy*, wybór i opracowanie Zdzisław Łapiński (*Gombrowicz et les critiques*, red. par Zdzisław Łapiński) Kraków 1984.

(13) Les détails dans mon livre *Ptasznik z Wilna. O Józefie Mackiewicz* (*L'oiseleur de Vilnius*. Sur Józef Mackiewicz), Kraków 1991.

sovie, les confins orientaux. Bien entendu pour les Polonais de Wilno, qui acceptaient la conception des confins, il s'agissait des confins orientaux de la Pologne. Mais les « partisans de l'idée du territoire » écartaient catégoriquement cette conception de la Lituanie. Dans la « *Gazeta Codzienna* », rédigée par Mackiewicz, la conception du « territoire » (*kraj*) était développé à peu près comme suit : notre pays c'est le territoire de l'ancien Grand Duché de Lituanie. Sa particularité est que, jadis, les diverses nations composant ce Grand Duché avaient leur capitale à Wilno. C'est l'histoire qui a décidé que ce pays ne pouvait pas appartenir à une seule nation. Le peuple qui y vit est l'amalgame du sang lituanien, polonais, biélorusse, mélangé avec des Juifs, des Tartares, des Karaïmes et des vieux Croyants orthodoxes.

Les partisans de « l'idée du territoire » se prononçaient pour l'intégrité de cette région dans toute sa richesse linguistique et culturelle. Ils rejetaient la domination d'une culture sur les autres.

Dans les années trente, à Wilno, les Polonais ne comprenaient pas les gens qui pensaient comme cela. On les trouvait ridicules. Parfois même on les considérait comme des traîtres. Mackiewicz l'a éprouvé personnellement, aujourd'hui encore « les patriotes polonais professionnels » lui reprochent son attitude prolituanienne, quant à l'appartenance de Wilno. Les gens du cru espéraient au fond que Wilno — qu'ils appelaient une « ville merveilleuse » — cesserait d'être source de conflits et deviendrait une plate-forme de coexistence harmonieuse pour toutes les nations vivant dans ce pays : Polonais, Litvaniens, Biélorusses, Juifs. « L'idée du territoire », par essence, était donc cosmopolite, voire dirigée contre tout nationalisme — qu'il soit lituanien, polonais, ou biélorusse.

Dans cette conception, l'importance accordée au problème des frontières et de la possession des biens par les nations ou par les Etats disparaissait. Toutes les frontières y étaient considérées comme une simple division administrative et artificielle d'une zone qui, à l'origine, constituait une unité géographique et culturelle. Les partisans de « l'idée du terroir » s'élevaient donc aussi bien contre les nationalistes que contre ceux qui acceptaient la création successive des états indépendants sur ce territoire. Pour eux, la nature et l'histoire — donc la culture inhérente à la région — étaient plus importantes que des frontières d'Etats qu'ils considéraient comme des phénomènes artificiels et de nature politique. Qui plus est, ils avaient conscience qu'aucun nationaliste n'accepterait cette idéologie des habitants du cru. Les idées nationales sont fondées sur la notion de l'exclusivité, tandis que celle du territoire en est la négation puisqu'elle est fondée sur la notion de la communauté. Elle était donc inutile dans l'Etat ethniquement homogène dont rêvaient, en

Pologne, les nationaux-démocrates, et, en Lituanie, les nationalistes lituaniens. Les partisans de « l'idée du terroir » croyaient pourtant que leur conception pourrait se réaliser dans l'Etat multinational que l'aire de l'ancien Grand Duché de Lituanie engloberait inévitablement un jour. Toutes les nations habitant ce territoire, disaient-ils, se sentiront ici chez elles et seront égales face à la loi, comme les habitants de la Belgique ou de la Suisse.

« L'idée du terroir » tellement proche de Mackiewicz est apparue pourtant au moment le plus inopportun. Et c'était hélas, le dernier moment possible. Elle était inacceptable pour les Polonais, qui y virent uniquement un coup de grâce camouflé, assené à la Pologne en septembre 1939. Elle était inacceptable aussi pour les Lituaniens qui, à leur tour, y soupçonnaient une atteinte aux possessions territoriales de la République Lituanienne d'alors.

Autrement dit, « l'idée du terroir » renversait la perception traditionnelle des relations entre la nation et l'Etat. Pour tout nationalisme le fond de l'idée nationalo-étatique c'était « avoir » un territoire ferme et garanti par des frontières, et sur ce territoire avoir le pouvoir sur les minorités ethniques. Or, pour les partisans de « l'idée du terroir » les frontières administratives n'avaient aucune importance : ce qui comptait par contre, c'était l'intégralité historique et culturelle du territoire géographique, c'est-à-dire du pays. Pour eux, il n'était donc pas important d'« avoir pour soi », mais de « vivre ensemble ».

En résumé, pour cette école intellectuelle, le plus important n'était pas la notion de « nation » ou « d'état » y gouvernant mais celle d'un territoire historiquement commun à toutes les nations qui demeuraient sur celui-ci. Pour Mackiewicz, le pays était tout simplement *la patrie des patries*, la terre des diverses nations qui étaient les membres égaux d'une même famille humaine. Le pays n'était donc pas une fédération ni une confédération, mais un territoire géographique identifiable uniquement grâce au fait que des gens de nationalités et cultures diverses le considéraient comme leur patrie commune.

L'idée du terroir était sans doute une des plus belles utopies post-romantiques créées au XX^e siècle à l'Est de l'Europe. Mais elle n'était, hélas qu'une utopie. En réalité, le territoire de l'ancien Grand Duché de Lituanie était déchiré par des conflits violents entre les nationalismes polonais et lituanien. Pour les partisans de « l'idée du terroir » l'incompatibilité de leur conception, avec les passions politiques des nationalistes opposés, était la « tragédie de cette idée ».

Mackiewicz, s'est plus d'une fois exprimé à ce sujet. Il n'a pu accepter ni le nationalisme polonais, ni le nationalisme lituanien. Le premier menait à la domination politique imposée par l'administra-

tion de l'Etat polonais de cette époque. Le second s'appuyait sur le concept de la renaissance de la Lituanie dans ses frontières ethniques (ce concept correspondait d'ailleurs parfaitement au programme des nationaux-démocrates polonais). Mackiewicz, malgré ses sympathies déclarées pour la Lituanie, n'était pas d'accord avec ces Lituaniens qui avaient pour idéal politique un Etat homogène au niveau national, confessionnel et linguistique. Car, pour lui, la particularité de la Lituanie résidait dans sa diversité linguistique, confessionnelle et dans sa structure multinationale. Wilno était pour lui « la fleur symbolique » d'une telle Lituanie. Czesław Miłosz complète cette vision de Mackiewicz :

Sans doute aucun canton polonais, ni la Pologne, ni la Lituanie, ne pouvait satisfaire cet enfant posthume du Grand Duché [...]. En fait le programme de « Gazeta Codzienna » se concentrait sur cette idée-là, et c'est justement ce qui la différenciait du « Kurier Wileński » qui est devenu le porte-parole de l'orthodoxie polonaise, proche de la majorité des Polonais : pour eux l'appartenance de Wilno à la Lituanie signifiait simplement l'occupation lituanienne » (14).

A la fin des années trente, le nationalisme dans la République Lituanienne prenait un nouvel élan, mais, bientôt, tout ce territoire subit l'occupation soviétique, et personne n'eut plus besoin des rêves de Mackiewicz sur une Lituanie riche de plusieurs cultures, nations, confessions et langues.

Je signale ici les problèmes historiques que, faute de temps, je ne peux pas analyser en détail. Mais qu'y a-t-il de commun entre « l'idée du terroir » de Mackiewicz et la conception de la forme de Gombrowicz ? Au premier coup d'œil, rien. Mais si on voulait considérer ces deux conceptions comme une réflexion sur la nature humaine et en même temps sur la nature des Polonais, on pourrait y trouver, de loin, il est vrai, des ressemblances intéressantes.

A la conception monolithique du caractère polonais. Gombrowicz opposait une conception de la personnalité qui se forme par les contacts et les conflits avec les autres. La « forme » de Gombrowicz excluait donc la notion de personnalité « propre » : l'homme y était considéré comme une création résultant des relations avec les autres.

Il en est de même pour Mackiewicz : à la conception d'un certain monolithisme national, il oppose l'idée de la vie commune des nations, des cultures et des langues. Toutes proportions gardées, on peut dire que « l'idée du terroir » avait la même importance pour les

(14) Cz. Miłosz, « Koniec Wielkiego Xsięstwa » (La fin du Grand-Duché de Lituanie), « Kultura », Paris, 1989, n° 5 (500), p. 106.

sciences sociologiques que l'idée de la « forme » pour les sciences anthropologiques.

Jan Błoński a écrit, il y a longtemps, dans un de ses remarquables essais, que le Polonais « ne sait écrire que sur les Polonais », bien que les écrivains tels que « Kraszewski ou Sieńkiewicz ne se soient pas si mal débrouillés à propos des Français, Turcs ou Américains ». Berent et Przybyszewski ainsi que « Żeromski étaient fascinés par la particularité des étrangers ». Sans oublier, que cette passion seule nourrissait la pensée de Gombrowicz.

Il est incontestable, (conclut ce critique éminent), qu'aux yeux de l'étranger la littérature polonaise semble être de plus en plus désarmée⁽¹⁵⁾.

Multiplier les exemples illustrant ce diagnostic me paraît inutile. Błoński l'a fort bien fait. Mais je dois rappeler ici l'œuvre d'un écrivain absent du texte magistral de Jan Błoński. Eh bien, l'un des rares écrivains polonais qui ait été véritablement fasciné, lui aussi, par la particularité des étrangers, pardonnez-moi de le répéter, fut justement Józef Mackiewicz. Toute son œuvre est consacrée à la confrontation du caractère polonais avec celui d'autres nations.

Je vais donc résumer brièvement le problème. Mackiewicz était un de ces écrivains polonais qui on été élevés dans la culture russe. Il est vrai que le russe n'était pas sa langue maternelle, comme c'était le cas de Teodor Parnicki ou Michał Choromański, mais la culture et la littérature russes furent l'objet de son incessante passion. C'est pourquoi il a consacré aux Ukrainiens et aux Russes deux romans : *Le Contre* et *L'affaire du colonel Miasojedow*. Dans le premier, il décrit l'histoire de ces Cosaques qui, fuyant les bolchéviques, arrivent à gagner l'Ouest de l'Europe, l'Autriche, exactement, d'où les Anglais les remettent aux mains du NKWD, dont ils ne peuvent attendre qu'une mort certaine. Dans le second roman, appelé aussi « l'affaire Dreyfus à la mode russe », le héros est un Russe, mais on y rencontre aussi des Polonais et des Juifs. Plus précisément il s'agit d'y montrer ce trait caractéristique des idéologies du XX^e siècle qui imposait aux hommes de se regarder à travers des étiquettes : de voir d'abord leur nation, leur race ou leur classe sociale avant de voir l'individu comme tel ou l'homme tout court. Le premier livre de Mackiewicz, *Bunt rojstów* (*La révolte des marécages*), était lui aussi consacré aux « étrangers », à savoir aux habitants des confins orientaux de la Pologne, à ces gens qui, habitant le territoire de l'Etat polonais d'alors, étaient considérés ethniquement comme dif-

(15) Jan Błoński, « Kto ty jesteś ? » (Qui es-tu ?), 1972, dans le livre du même auteur de *Kilka myśli co nie nowe* (Quelques idées qui ne sont pas neuves), Kraków, 1985, p. 82.

férents. La « Pologne » et la « polonité » étaient des notions qui n'éveillaient pas chez eux des réflexes bienveillants.

Mackiewicz osait parler. Toute son œuvre, comme nous pouvons le voir, est consacrée aux problèmes dont « il ne faut pas parler à haute voix... ».

Il serait peut-être temps d'élargir la perspective de mon exposé et de dire que Mackiewicz et Gombrowicz considéraient la remise en question des axiomes de la pensée contemporaine sur l'homme comme leur devoir intellectuel. Mackiewicz s'intéressait aux problèmes historiques et sociologiques, Gombrowicz — aux problèmes anthropologiques et psychologiques. Mais tous deux dans leurs œuvres menaient un débat violent avec les stéréotypes de la « polonité ». Ils n'étaient pas les seuls à le faire. Ce même débat peut se retrouver dans les œuvres de Czesław Miłosz, Jerzy Stempowski, Stanisław Vincenz, Gustaw Herling-Grudziński, écrivains pour lesquels le point de repère était la Pologne d'avant la deuxième guerre mondiale.

Je pense que deux traits fondamentaux, caractéristiques tous deux de la Pologne de cette époque, constituèrent un des ressorts de leur création littéraire ultérieure.

Tout d'abord la Pologne a connu l'expérience d'un pays réunissant plusieurs nations, cultures, religions et langues. Cette multitude a créé la richesse, toujours renouvelée, de leurs œuvres non seulement au niveau littéraire, mais avant tout dans la sphère des idées sociales, culturelles, politiques ou philosophiques. Le deuxième trait était l'expérience de la pensée collectiviste — dans sa variante non encore totalitaire. Le collectivisme, et parfois même le totalitarisme de la pensée nationalo-étatique, constituait pour ces écrivains un avertissement qui les prévenait du danger d'une soumission au collectivisme. Leurs polémiques avec la mentalité polonaise d'après la guerre, déformée non seulement par la tradition historique mais surtout par le système communiste, justifiaient un combat engagé contre les forces prépondérantes, les défenseurs de stéréotypes nationaux. Si donc aujourd'hui la mentalité des Polonais n'est pas devenue totalement collectiviste et nationaliste, nous le devons sans doute, dans le domaine de la littérature au moins, à ces écrivains là.

Il y a encore une autre conclusion qui vaut d'être formulée à la fin de cet exposé : tous les écrivains dont j'ai parlé sont unanimes à dire que la force de la culture polonaise jusqu'en 1945 trouvait sa source dans la diversité des nations, des langages et des religions diverses créant sa richesse naturelle. Le modèle imposé à la Pologne d'après guerre, homogène sur le plan ethnique (modèle souhaité à la fois par les nationalistes et les communistes), eut pour conséquence l'appauvrissement spirituel, la mutilation et la déformation de la men-

talité des gens, aussi bien au niveau national qu'individuel. C'est une vérité qui n'est pas agréable à entendre, mais qui est constitutive de l'avenir des Polonais.

Table des matières

AVANT-PROPOS de Daniel Beauvois	7
INTRODUCTION de Marek Tomaszewski	9

Première Partie

Recherche d'une identité et autodéfinitions

Jan Błonski	
Auschwitz et la Kołyma, une double descente aux enfers	15
Jerzy Jarzębski	
L'autodéfinition des Polonais	23
Maria Delaperrière	
Andrzej Kuśniewicz, homme polyphonique	39
Aleksander Fiut	
La question de l'identité dans la littérature polonaise après 1945	51
Jan Prokop	
« La grande peur » de Julian Strykowski	63
Jolanta Brach-Czaina	
Henryk Grynberg : la faculté de n'être de nulle part	71
Rachel Ertel	
L'émergence de l'individu dans la littérature yiddish	81
Michel Masłowski	
Tadeusz Konwicki et la crise de l'identité	91
Nina Taylor	
Anéantissement ou survie : la trilogie de Jarosław Marek Rymkiewicz	103
Jacek Łukasiewicz	
L'histoire comme autobiographie	117